

Trois heures de l'après-midi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 47

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.


Adan, lâi avâi iena de cliâo dame féministe que l'avâi assèyi de vèrè se dein la Biblia lâi arâi pas bin dâi z'affère pe galèze se l'avant età fête pè dâi fenne, na pas pè dâi z'hommo. Et mîmameint su lè bîte.

Dinse, vo sède que dein l'artse se dit que Noé l'avâi latsi on pindzon, et que clli pindzon l'êtâi revegnâi avoué onna brantse de cliâo z'avant de per lè, qu'on l'âo dit *olivier*. Adan, cllia dama l'a de dinse âo menistre :

— Ne peinsâ-vo pas, monsu lo. menistre, que Noé n'a pas einvouyî on pindzon, mâ onna fè-malla pindzon, onna pindzonna ?

— Oh ! que na ! so repond lo menistre. Onna fè-malla, que sâi de pindzon âo bin d'autro, n'arâi pas pu restâ asse grand teimps lo mor clliou. L'arâi tot laissâ corré !
Marc à Louis.

DEIN LO TRAM

 O Djanet âo commis êtâi zu pè Lozena, po visitâ ci Comptoir qu'on lâi fâ ti lè z'ans pè Beaulieu. L'avâi prei lo tram dévant la gare et s'êtâi chetâ su on ban io restâve just' onna plliece vuido.

Vaitcè qu'âo premièr arrèt montè dein ci tram onna dama que du sè teni su sè pî, proutse de la porta. Cllia dama l'êtâi onna granta chètze que datavè omeinte de l'annâie dâi Bourbaki, mâ que sè crevâi onco galèza, quemin cein arreve prâo soveint tsi lè fenné que ne sant pllieque dzouvenè...

Djanet, qu'avâi einvia d'allumâ sa bouffârda et que sâ lè ballè manâires vu que l'a zu êtâ dein lo teimps à l'Ecoûla dâo T'samp dè l'Air, ne fâ ne ion ne dou : sè lâivè et dit :

— Madama, vo pâodè preindre ma plliece, mè conteinteri de la voutra.

La dama, tota benèze dé vère qu'on hommo l'avâi remarquâie, fâ risette à Djanet et lâi dit, ein lâi fâsaint dâi galèze manâire :

— Je vous remercie, monsieur. Au moins, vous, vous êtes un galant homme !

— Oï, madama, que répond Djanet, ein allumeint sa pipa, su pas quemin clliaô malotrus, qu'on pâo vère mîmameint pè Lozena, que ne bâilliant l'âo plliece qu'âi fenné qu'ant bouna façon !
Sami.

A QUELQU'UN QUI ME TRAITAIT DE RÈGENT

(D'après Philippe Godet).

*Règent, mais oui, c'est bien possible !
Je suis un régent, simplement,
J'ai une écriture lisible
Et j'ai peur du Département.
Je ne roule point en carrosse,
Je suis docile et diligent,
J'ai peu d'écus, beaucoup de gosses...
Que voulez-vous ? Je suis régent.*

*Je n'ai pas de grandes lumières,
Je me contente d'un falot,
Je turbine l'année entière,
Ne fumant que de vieux mégots.
Je distribue avec largesse
Les fruits d'un cerveau indigent,
Et j'ai très peur de la vieillesse,
Car on se rit des vieux régents.*

*N'étant point universitaire,
Je me fais souvent relancer,
Car je suis un « simple primaire »
Et piétine au lieu d'avancer
Et l'on confie à d'autres maîtres
Les écoliers intelligents.
Je fais ce que je peux des piêtres.
Que voulez-vous ? Je suis régent.*

Lisette.

L'Arche de Noé. — Une très grosse dame monte dans le tramway sur la place de la gare à X. A grand-peine, elle parvient à s'asseoir, forçant tous ses voisins à se serrer comme des harengs.

Un monsieur, peu galant assurément, dit à son vis-à-vis :

— Je me demande si les tramways sont faits pour mener des éléphants ?

La grosse dame, qui a entendu :

— Ils sont faits, monsieur, pour mener toutes sortes de bêtes.

PÉNAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.



N entendait vaguement les bruits attardés de la rue : un char qui grinçait, le vacarme mou des tapis qu'on bat dans la cour, la rumeur qui montait de la pinte proche. Et puis d'autres bruits, plus lointains, étouffés, confus, qui étaient comme la respiration fiévreuse de la ville.

Pénau, toujours assis sur sa marche d'escalier, écoutait. Quelque chose de mystérieux, une angoisse subite, semblait haleter dans l'ombre malodorante. Il se prit à songer. A sa vie de tous les jours faite d'heures calmes et pareilles ; à son logis dont il ne voyait pas la misère ; à sa femme et au mépris résigné dont elle l'abreuvait ; à tous ces gens qui sans cesse et sans indulgence l'appelaient « feignant ! »... Ce mot bourdonnait à ses oreilles comme un insecte malfaisant. — Depuis si longtemps qu'il se l'entendait dire, il n'avait jamais su exactement, sa vraie signification. — Un jour, ayant découvert un vieux dictionnaire, il l'avait ouvert ; et, péniblement, il avait cherché. Il se souvenait encore des « crouilles » noms qu'il avait trouvés là : *faiblissant, faïencier, faille, failli...* Mais de « *faignant* », point. Et, de ne pas la connaître mieux, l'injure lui avait paru plus menaçante, plus mauvaise. « *Faignant* », qu'est-ce que cela pouvait bien signifier au juste ?... Son esprit tournait autour de ce mot, le déchiquetait, comme un oiseau crève, à coups de bec, la feuille de papier que le vent apporte près de son nid. — La tête dans ses mains, et ses coudes sur les genoux, il oubliait l'heure et l'endroit ; il s'oubliait lui-même. Parbleu, il savait bien qu'il n'aimait pas travailler ! Il savait bien qu'il ne pourrait jamais, jamais faire autre chose que se chauffer au bon soleil de la Riponne, sans pensée et sans désir ! avide comme une bête. — Était-ce sa faute ?

Travailler ? Il avait essayé ! Il essayait encore quand on venait le chercher pour faire l'homme-sandwich ; ou encore en hiver, quand il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement. Mais cela donnait toujours de si mauvais résultats qu'il valait mieux ne pas en parler. Parbleu, les honnêtes gens ne se rendent pas compte ! Etre paresseux, c'est être malade !... C'est avoir quelque chose dans les membres et dans l'esprit qui vous cloue là comme un impotent. Bien sûr, c'est être malade. Est-ce qu'on va reprocher à un aveugle d'être aveugle ? Est-ce qu'on va reprocher à un paralytique d'être paralysé ? Non ! Alors ?...

Quelqu'un, soudain, monta l'escalier. On entendait un souffle court qui se précipitait. La femme de Pénau émergea de l'ombre comme d'un puits profond. Elle dit simplement :

— Ah ! tu es là !...

...et puis ouvrit. A son bras brinqueballait le petit panier qu'elle emportait toujours pour aller en journées.

Pénau se leva, entra ; et comme il en avait l'habitude s'assit dans le coin le plus sombre de la cuisine, sur le tabouret le plus boiteux, humble comme un chien de fourrière. Ils soupèrent en silence ; puis, la femme prit au fond du panier la *Feuille d'Avis* qu'elle avait apportée, et se mit à lire. Pénau, lui, resta devant la table, continuant ses pensées de tout à l'heure.

Soudain, sa femme se tourna vers lui et, de sa voix basse, traînante, cassée, où la résignation mettait de brusques sanglots, elle dit :

— Il y a Bolomey, à l'avenue de Morges, qui demande un manoeuvre !...

Depuis des mois, des années, chaque fois avec la même insinuation lente, elle lisait ainsi les « offres de places ». Et chaque fois, Pénau se levait, s'approchait de la fenêtre, et semblait s'absorber dans un spectacle qu'il était seul à voir.

Francis Gaudard.

Conseil équivoque. — P... disait à un garçon de café qui le servait mal :

— Il faut vous marier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI

On voit venir Mme Blanc

Avec un panier de laitues.

« *Ça va-t-il bien ?* » « *Pas tellement.*

Que voulez-vous, on s'habitue. »

On voit venir le menuisier.

« *Eh bien, Bovard, et cette armoire ?* »

« *Ah ! mon Dieu, j'ai pas commencé, j'ai de l'ouvrage à n'y pas croire.* »

On voit venir le petit chat

Noir et blanc de la boulangerie.

« *...Mais d'ici à la fin du mois*

Je tâcherai de vous la faire. »

« *Alors bon, je compte dessus.* »

On voit venir un char de paille.

« *En règle, mais je n'en peux plus.*

J'ai mal aux reins tant je travaille. »

On voit venir enfin Monsieur

Le pasteur qui fait ses visites.

Alors Bovard baisse les yeux.

Mme Blanc se sawe vite.

MALADE MALGRÉ ELLE



A scène se passe à S..., joli et pittoresque village de la plaine du Rhône.

Madame Irène Torrent, une brune à la taille élancée, aux yeux noirs et pénétrants, passait pour être acariâtre, sournoise et boudeuse.

Par contre, son mari Xavier Torrent, était gai, causeur prenant à la poignée de main franche et cordiale. Dans les sociétés, Xavier était l'homme du jour, indispensable, le vrai bouton-train. Au « Cercle libéral », il faisait partie du comité.

Dans son discours d'ouverture, au congrès du parti, à Ardon, il se fit remarquer par un excellent plaidoyer. Son élocution fut abondante et d'une belle huer.

L'adversaire politique craignait son verbe net, précis, mordant, jamais long, un brin voltairien : *castigat ridendo...*

A la fanfare, il tenait à peu près tous les instruments : baryton, bugle, cornet à piston, clarinette, etc., il « jouait même du tambour ».

Sa maisonnette au toit bruni, au bord de la grande route, où l'asphalte brille comme le crâne d'un savant, paraissait avec sa treille, ses abricotiers, un vrai nid d'amoureux.

Cependant, dans l'âtre où la bûche se tord, éclate sous les baisers du feu ardent, la flamme de l'amour s'est éteinte... Irène, la brune aux yeux noirs, a transformé ce joli foyer en un enfer.

Un jour que Xavier vint à midi pour dîner, rien n'était prêt ; madame Irène s'était mise au lit, la tête cachée dans l'oreiller.

— Qu'as-tu, ma chérie ? fit Xavier anxieux, de sa voix la plus douce.

Aucune réponse.

Xavier fit atteler sa mule et s'en fut à Martigny quérir le docteur Calpini.

Deux heures après, le médecin était au chevet d'Irène. Après l'auscultation d'usage, se tournant vers Xavier, le praticien ordonna :

— Mon cher, ta femme est bien malade, achète-lui un cornet de fondants...

Le remède eut, en effet, raison du mal et quelques instants plus tard. Irène roucoulait sous la tonnelle une chanson nouvelle.

Hélas ! le bonheur fut de courte durée : huit jours s'écoulèrent et madame dut s'aliter à nouveau, parce que Xavier s'était attardé au « Cercle libéral ».

La tête dans les mains, le pauvre Xavier soupirait et ne savait à quel saint se vouer.

Soudain, une idée lumineuse lui vint : « Il y a le docteur Carron de Bagnes qui fait des miracles, lui seul pourrait guérir mon Irène et remettre un peu de soleil dans mon foyer ».

Le lendemain avait lieu la foire d'automne dans cette commune, sous prétexte d'y acheter une génisse, il pourrait peut-être aviser le Dr Carron.